

Introduction

La réanalyse des enquêtes qualitatives à l'épreuve de l'expérimentation

Sophie Duchesne, Ph. D.

Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), Bordeaux, France

Ce numéro Hors-série de *Recherches qualitatives* rassemble une série de textes qui rendent compte d'expériences d'analyse d'enquêtes qualitatives préexistantes menées dans le cadre d'un projet collectif intitulé « Réanalyse » entre 2010 et 2016. Ce projet a été conçu en référence au débat sur l'analyse secondaire initié au Royaume-Uni dans les années 1990 par la banque pionnière d'enquêtes qualitatives, Qualidata. Il avait alors semblé intéressant, pour dépasser les discours sur la méthode, de procéder à des expérimentations afin de mieux cerner si les apports de l'analyse de données collectées antérieurement valaient la peine de tenter de surmonter les difficultés d'appropriation, de recontextualisation et d'adaptation des questions de recherche aux données préexistantes. Il s'agissait aussi, le cas échéant, de préciser les conditions nécessaires pour assurer la validité des résultats obtenus. Mais tandis que notre projet avançait, de nombreuses publications sont intervenues qui éclairent d'un jour différent l'entreprise que constitue l'analyse secondaire en tant que politique scientifique, c.-à-d. en tant qu'incitation (sinon injonction) faite aux chercheuses et aux chercheurs

Note de l'auteure : L'équipe remercie la direction de l'Institut des sciences sociales du politique à Nanterre, qui a hébergé le projet Réanalyse, ainsi qu'Aleksandra Mikanovic et Magali Vautelin pour leur soutien, mais aussi Linda Amrani, au Centre d'études européennes de Sciences Po, où le projet a été conçu. Quelques membres de Réanalyse n'ont pas pu, pour des raisons diverses, participer à ce numéro. Il porte la marque de leurs contributions à nos débats et nous tenons à les en remercier, en particulier Carole Bachelot, Gilles Bastin et Virginie Descoutures. Nous exprimons aussi notre reconnaissance à Nonna Mayer qui nous a encouragés, les unes et les autres, à mener à bien ces expérimentations. Enfin, notre remerciement à Sandrine Levêque, pour l'ERC Qualidem, d'avoir assuré la correction et la mise en forme finale de ces textes.

à la fois de mettre leurs données à disposition et de réutiliser celles de leurs collègues. Le premier article de ce numéro rend compte de ces débats et de cette littérature. L'utilisation systématique du terme « réanalyse » au lieu « d'analyse secondaire » n'est donc pas fortuite : au terme de notre projet, nous tenons à marquer la différence entre la façon dont nous avons mené nos expériences et les objectifs affichés par l'équipe de Qualidata (Corti, Witzel, & Bishop, 2005; Van den Eyden & Corti, 2016).

Comme ce numéro essaie de le montrer, la réanalyse, telle que nous l'avons pratiquée, met en œuvre deux principes méthodologiques au sens plein du terme. D'abord, elle nécessite d'approcher les matériaux d'enquête comme des coproductions entre les chercheuses premières et/ou les chercheurs premiers¹ et les personnes enquêtées (Savage, 2005). Pour autant, le travail de (re)contextualisation ne doit pas se limiter au contexte de production des données et de leur première analyse mais porter tout autant sur le contexte de leur réanalyse (Geiger, Moore, & Savage, 2010; Moore, 2006). Ce faisant, la réanalyse évite notamment le piège de la vérification, aveugle à la transformation constante des conditions de production de la recherche. Une réanalyse est une enquête en soi. Elle vise à produire autre chose, d'autres connaissances que celles de l'enquête première. Elle apporte plus et non pas mieux. Ses apports supplémentaires nous semblent, analytiquement, être dus à plusieurs facteurs, qui ne sont évidemment pas exclusifs ni sans doute indépendants les uns des autres.

Dans tous les cas, les nouveaux résultats produits sont d'abord la conséquence du temps supplémentaire qu'on se donne pour analyser les matériaux. En ce sens, la réanalyse pourrait s'apparenter à une forme de contribution au ralentissement de la science (Gosselain, 2011), à l'inverse donc de l'idée selon laquelle utiliser des données « déjà là » permettrait de travailler plus vite. Réanalyser une enquête prend du temps, voire beaucoup de temps : c'est en tout cas l'expérience commune à tous les articles de ce numéro. Réanalyser soi-même une de ses enquêtes peut constituer un gain réel de connaissance sans pour autant invalider ce qu'on avait trouvé précédemment, comme le montre Camille Hamidi dans le troisième article du numéro. Ce temps qu'exige la réanalyse peut à la limite être considéré comme un atout pour produire autre chose que ce que favorise la contractualisation à court terme, qui constitue la modalité la plus courante aujourd'hui de financement de la recherche. Dans tous les cas, la valeur ajoutée de la réanalyse est aussi la conséquence du nouveau contexte scientifique, social, politique et technologique dans lequel elle a lieu, différent donc des conditions dans lesquelles a été menée la première analyse. Le nouveau contexte doit pleinement être pris en compte par la, le ou les analystes qui interviennent en second et les conduire à aborder les documents en s'interrogeant sur les caractéristiques de la situation dans laquelle elles/ils procèdent à la réanalyse par comparaison notamment, mais pas seulement, avec la situation qui prévalait lors de la réalisation de l'enquête première.

Les apports d'une réanalyse peuvent tenir à d'autres éléments, variables cette fois selon les configurations. Ils peuvent d'abord être liés au changement d'analyste, qui met en jeu à la fois un autre rapport au matériau, qu'il/elle n'a pas produit, et l'apport de compétences nouvelles. Une des pistes explorées dans le quatrième article par Claire Dupuy et Sophie Duchesne est ainsi d'utiliser la réanalyse comme méthode propre à favoriser l'interdisciplinarité sur un objet où elle achoppe. Deuxièmement, ce sont les changements d'outils d'analyse qui peuvent contribuer aux valeurs ajoutées de la réanalyse. Dans le deuxième article de ce numéro, Stéphanie Abrial, Mathieu Brugidou et Annie-Claude Salomon mobilisent différents outils d'analyse textuelle pour résoudre l'énigme laissée par un collègue, E. Schweisguth, qui ne s'expliquait pas la difficulté qu'il avait à classer certains individus dans une typologie portant sur les attitudes à l'égard du changement politique. Mais là aussi, utiliser d'autres outils ne veut pas dire en utiliser de meilleurs : la généralisation des logiciels d'aide à l'analyse qualitative et d'analyse automatique de données textuelles ne rendent pas obsolètes les méthodes outillées de papier, crayon ou traitement de texte. Ils permettent des formes d'objectivation de la preuve tout aussi discutables que les modèles narratifs auxquels nous sommes plus habitués. Ce ne sont pour l'essentiel que des outils, rarement des méthodes, et il convient de préciser l'usage qu'on en fait pour comprendre leurs effets sur les résultats qu'on produit – ce que chacune et chacun de nous s'est efforcé de faire ici, dans la limite de l'espace que requièrent ces précisions eu égard à la taille des articles.

Troisièmement – et l'on entre alors dans les questions de méthode plus classiquement traitées par celles et ceux qui, en sciences sociales, se soucient de revenir sur des matériaux d'enquête préexistants –, l'apport de connaissances nouvelles tient naturellement au fait de les interroger à partir d'une question différente de celle qui a présidé à leur production. Cela nécessite de pouvoir attester du caractère approprié des données pour la nouvelle question, comme le fait Thibaut Rioufreyt dans le sixième article du numéro (voir aussi Dupuy et Duchesne). Quatrièmement, la comparaison de plusieurs jeux de données est évidemment particulièrement porteuse d'espoirs pour ce qui concerne la capacité à produire plus de résultats à partir des enquêtes qualitatives, dès lors qu'elle pourrait permettre de déplacer les limites du qualitatif en termes de nombre de cas et surtout, de perspective diachronique. Mais comme le montrent Céline Belot et Virginie Van Ingelgom dans le cinquième article, ainsi que Rioufreyt, les précautions à prendre sont nombreuses.

Les expériences présentées dans ce numéro s'ancrent donc dans une conception de la réanalyse comme enquête à part entière, et non comme analyse secondaire de données qui seraient « déjà là » (Mauthner, Parry, & Backett-Milburn, 1998). Le point commun à la méthode consiste à interroger les matériaux comme toute recherche interroge les conditions de production des sources qui sont les siennes, et à mener l'analyse de façon réflexive, attentive donc au contexte dans laquelle on la mène. Ce

travail fait partie intégrante de la recherche, il ne se limite pas à la prise en compte analytique d'informations descriptives relatives aux modalités de l'échantillonnage ou à la technique d'entretien utilisée. Pour le reste, la réanalyse est aussi diverse et rétive à la standardisation des pratiques que toute autre méthode d'enquête, comme l'illustre bien la diversité de nos articles. Sa validité repose sur l'adéquation entre le cadre théorique, les questions, les observations, le soin apporté à la mise en relation des unes aux autres, la crédibilité des arguments qui président aux formulations théoriques qu'on en tire et les perspectives qu'elles ouvrent en termes de transférabilité des résultats². C'est dans cet esprit que nous avons écrit ces textes, élaborés en chemin, au fil de nos réanalyses, sans attendre que les résultats soient en état d'être publiés. Il s'agissait pour nous de privilégier la réflexivité et d'éviter les effets de justification qui caractérisent les sections méthodologiques intégrées dans les publications finales. Pour reprendre une analogie utilisée dans les discussions de l'équipe : les sections de méthodes montrent ordinairement l'échafaudage qui a permis d'aboutir à des résultats alors que nos textes cherchent plutôt à rendre compte de la construction de l'échafaudage³. D'ailleurs, ce numéro ne vise pas à faire la promotion de la réanalyse : il vise juste à explorer une possibilité ouverte par les nouvelles technologies de l'information qui permettent désormais de rendre accessibles les enquêtes qualitatives passées, afin d'en bien comprendre les implications. À cette occasion, une attention particulière a été accordée aux chercheurs et chercheuses premier/ères comme acteurs et actrices des discours étudiés mais aussi pour les formes de résistance auxquelles la réanalyse peut donner lieu. Les articles sont soit (co)signés par les auteures ou auteurs des matériaux, soit ils/elles ont été sollicités pour réagir à ce que nous avons produit. Forts des discussions et du travail collectif qui ont été les nôtres ces six dernières années, nous exposons nos pratiques de la réanalyse, réabordant au passage des questions posées par l'analyse des enquêtes qualitatives, quelles qu'elles soient.

Pour celles et ceux que nous auront su convaincre de l'intérêt qu'il y a à se plonger dans les enquêtes existantes pour développer de nouvelles recherches, Catherine Guaspere propose dans le dernier article une présentation des banques de données qualitatives actuellement en service en Europe et aux États-Unis et auprès desquelles il est possible de se tourner pour chercher des enquêtes. Ce qui ne signifie pas que les enquêtes doivent nécessairement être cherchées là. Bien au contraire : rien n'empêche de solliciter directement les collègues à cet effet.

Pour finir, mes collègues et moi souhaitons dédier ce numéro à Annie-Claude Salomon. Nous voulons ainsi lui exprimer notre gratitude pour la compétence et l'enthousiasme qu'elle a, tout au long de sa carrière, et avec la générosité qui la caractérise, mises au service de la fonction, exigeante et indispensable, d'ingénieure en sciences humaines et sociales, et bien sûr, pour sa contribution aux débats sur la réanalyse. Merci Annie-Claude.

Notes

¹ Nous traduisons *primary* par premier ou première pour éviter la connotation négative que peut véhiculer l'adjectif primaire.

² Sur les critères de validation des enquêtes qualitatives, cf. (Seale, 1999)

³ Ce que les amateurs des Dingodossiers (Gosciny & Gotlib, 2005) rapprocheront de la fameuse question « Où est la grue pour monter la grue? ». Cette référence fait écho au sentiment de certains lecteurs pour qui les réflexions de méthodes telles que nous les menons peuvent sembler détourner de l'essentiel : les résultats.

Références

- Corti, L., Witzel, A., & Bishop, L. (2005). On the potentials and problems of secondary analysis. An introduction to the FQS special issue on secondary analysis of qualitative data. *Forum : Qualitative Social Research*, 6(1). <http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/498>
- Geiger, T., Moore, N., & Savage, M. (2010). The archive in question. *ESRC National Centre for Research Methods Review*. Repéré à http://eprints.ncrm.ac.uk/921/1/Moore_review_paper_march_10.pdf
- Gosciny, R., & Gotlib, M. (2005). *Les dingodossiers : L'intégrale*. Paris : Dargaud.
- Gosselain, O. P. (2011). Slow science. La désexcellence. *Uzance*, 1, 128-140.
- Mauthner, N. S., Parry, O., & Backett-Milburn, K. (1998). The data are out there, or are they? Implications for archiving and revisiting qualitative data. *Sociology*, 32(4), 733-745.
- Moore, N. (2006). The contexts of context : Broadening perspectives in the (re)use of qualitative data. *Methodological Innovation Online*, 1(2), 21-32.
- Savage, M. (2005). Revisiting classic qualitative studies. *Forum : Qualitative Social Research*, 6(1). <http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/502/1080>
- Seale, C. (1999). Quality in qualitative research. *Qualitative Inquiry*, 5(4), 465-478.
- Van den Eyden, V., & Corti, L. (2016). Advancing research data publishing practices for the social sciences : From archive activity to empowering researchers. *International Journal on Digital Libraries*. Repéré à <http://repository.essex.ac.uk/16872/1/art%253A10.1007%252Fs00799-016-0177-3.pdf>

***Sophie Duchesne** est directrice de recherche au CNRS et membre du Centre Émile Durkheim (Sciences Po Bordeaux). Elle travaille sur les identités politiques et plus spécifiquement, sur le rapport à la nation en Europe. Elle a coordonné le projet blanc ANR 2010, Réanalyse, qui se propose d'expérimenter l'analyse secondaire des enquêtes qualitatives en sciences sociales, après avoir initié un projet de banque d'enquêtes qualitatives en France. Elle s'intéresse aux méthodes d'entretien dans les sciences sociales en général et aux entretiens collectifs en particulier, et plus spécifiquement à leur analyse.*